

ALAIN ROBBE-GRILLET

LE VOYEUR

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE VOYEUR

DU MÊME AUTEUR



UN RÉGICIDE, *roman*, 1949.
LES GOMMES, *roman*, 1953, (« double », n°79).
LE VOYEUR, *roman*, 1955.
LA JALOUSIE, *roman*, 1957, (« double », n°80).
DANS LE LABYRINTHE, *roman*, 1959.
L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD, *ciné-roman*, 1961.
INSTANTANÉS, *nouvelles*, 1962.
L'IMMORTELLE, *ciné-roman*, 1963.
POUR UN NOUVEAU ROMAN, *essai*, 1963.
LA MAISON DE RENDEZ-VOUS, *roman*, 1965.
PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK, *roman*, 1970.
GLISSEMENTS PROGRESSIFS DU PLAISIR, *ciné-roman*, 1974.
TOPOLOGIE D'UNE CITÉ FANTÔME, *roman*, 1976.
SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR, *roman*, 1978.
DJINN, *roman*, 1981.
LA REPRISE, *roman*, 2001.
C'EST GRADIVA QUI VOUS APPELLE, *ciné-roman*, 2002.
LA FORTERESSE, *scénario pour Michelangelo Antonioni*, 2009.

Romanesques

I. LE MIROIR QUI REVIENT, 1985.
II. ANGÉLIQUE OU L'ENCHANTEMENT, 1988.
III. LES DERNIERS JOURS DE CORINTHE, 1994.

Chez d'autres éditeurs

LE VOYAGEUR. Textes, causeries et entretiens, 1947-2001,
Christian Bourgois, 2001.
SCÉNARIOS EN ROSE ET NOIR. 1966-1983, *Fayard*, 2005.
PRÉFACE À UNE VIE D'ÉCRIVAIN, *Le Seuil*, 2005.
UN ROMAN SENTIMENTAL, *Fayard*, 2007.
POURQUOI J'AIME BARTHES, *Christian Bourgois*, 2009.

ALAIN ROBBE-GRILLET

LE VOYEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1955 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

C'était comme si personne n'avait entendu.

La sirène émit un second sifflement, aigu et prolongé, suivi de trois coups rapides, d'une violence à crever les tympans – violence sans objet, qui demeura sans résultat. Pas plus que la première fois il n'y eut d'exclamation ou de mouvement de recul ; sur les visages, pas un trait n'avait seulement tremblé.

Une série de regards immobiles et parallèles, des regards tendus, presque anxieux, franchissaient – tentaient de franchir – luttèrent contre cet espace déclinant qui les séparait encore de leur but. L'une contre l'autre, toutes les têtes étaient dressées dans une attitude identique. Un dernier jet de vapeur, épais et muet, dessina dans l'air au-dessus d'elles un panache – aussitôt apparu qu'évanoui.

Légalement à l'écart, en arrière du champ que venait de décrire la fumée, un voyageur restait étranger à cette attente. La sirène ne l'avait pas plus arraché à son absence que ses voisins à leur passion. Debout comme eux, corps et membres rigides, il gardait les yeux au sol.

On lui avait souvent raconté cette histoire. Lorsqu'il était tout enfant – vingt-cinq ou trente années peut-être auparavant – il possédait une grande boîte en carton, une ancienne

boîte à chaussures, où il collectionnait des morceaux de ficelle. Il ne conservait pas n'importe quoi, ne voulant ni des échantillons de qualité inférieure ni de ceux qui étaient trop abîmés par l'usage, avachis ou effilochés. Il rejetait aussi les fragments trop courts pour pouvoir jamais servir à quoi que ce soit d'intéressant.

Celui-ci aurait à coup sûr fait l'affaire. C'était une fine cordelette de chanvre, en parfait état, soigneusement roulée en forme de huit, avec quelques spires supplémentaires serrées à l'étranglement. Elle devait avoir une bonne longueur : un mètre au moins, ou même deux. Quelqu'un l'avait sans doute laissé tomber là par mégarde, après l'avoir mise en pelote en vue d'une utilisation future – ou bien d'une collection.

Mathias se baissa pour la ramasser. En se relevant il aperçut, à quelques pas sur la droite, une petite fille de sept ou huit ans qui le dévisageait avec sérieux, ses grands yeux tranquillement posés sur lui. Il esquissa un demi-sourire, mais elle ne prit pas la peine de le lui rendre et ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes qu'il vit ses prunelles glisser vers la pelote de ficelle qu'il tenait dans la main, à la hauteur de sa poitrine. Il ne fut pas déçu par un examen plus minutieux : c'était une belle prise – brillante sans excès, tordue avec finesse et régularité, manifestement très solide.

Un instant il lui sembla la reconnaître, comme un objet qu'il aurait lui-même perdu très longtemps auparavant. Une cordelette toute semblable avait dû déjà occuper une place importante dans ses pensées. Se trouvait-elle avec les autres dans la boîte à chaussures ? Le souvenir obliqua tout de suite vers la lumière sans horizon d'un paysage de pluie, où nulle ficelle ne tenait de rôle visible.

Il n'avait plus qu'à la mettre dans sa poche. Mais il ne fit qu'en ébaucher le geste et s'attarda, le bras encore à moitié plié, indécis, à considérer sa main. Il vit que ses ongles étaient trop longs, ce qu'il savait déjà. En outre il constata qu'ils avaient, en poussant, pris une forme exagérément pointue ; naturellement ce n'est pas de cette façon-là qu'il les taillait.

L'enfant regardait toujours dans sa direction. Pourtant il était difficile de préciser si c'était lui qu'elle observait, ou bien quelque chose au-delà, ou même rien de défini ; ses yeux paraissaient presque trop ouverts pour qu'ils pussent recueillir un élément isolé, à moins qu'il ne fût de dimensions très vastes. Elle devait seulement regarder la mer.

Mathias laissa retomber son bras. Brusquement les machines s'arrêtèrent. La trépidation cessa d'un seul coup, en même temps que le bruit de fond qui accompagnait le navire depuis son départ. Tous les passagers se taisaient, immobiles, serrés les uns contre les autres à l'entrée de la coursive déjà bondée, par où la sortie allait s'effectuer. Prêts pour le débarquement depuis de longues minutes, la plupart d'entre eux tenaient leurs bagages à la main. Tous avaient la figure tournée vers la gauche et les yeux fixés sur le haut de la jetée, où une vingtaine de personnes se trouvaient rassemblées en un groupe compact, également silencieux et figé, cherchant un visage à reconnaître parmi la foule du petit vapeur. De part et d'autre l'expression était la même : tendue, presque anxieuse, bizarrement uniforme et pétrifiée.

Le navire avançait sur son erre, dans le seul bruissement de l'eau qui se fend et glisse contre la coque. Une mouette grise, venant de l'arrière à une vitesse à peine supérieure, passa lentement à babord, devant la jetée, planant sans faire le plus

imperceptible mouvement à la hauteur de la passerelle, la tête inclinée sur le côté pour épier d'un œil vers le bas – un œil rond, inexpressif, insensible.

Il y eut un appel de timbre électrique. Les machines se remirent à fonctionner. Le navire amorça une courbe qui le rapprochait avec précaution du débarcadère. Le long de son autre bord, la côte défila rapidement : le phare trapu à bandes noires et blanches, le fort à demi en ruines, l'écluse du bassin, les maisons alignées sur le quai.

« Il est à l'heure, aujourd'hui », dit une voix. Et quelqu'un rectifia : « Presque. » Peut-être était-ce la même personne.

Mathias regarda sa montre. La traversée avait duré juste trois heures. De nouveau la sonnerie électrique retentit ; puis encore une fois, quelques secondes plus tard. Une mouette grise, toute semblable à la première, passa dans le même sens, suivant sans un tremblement d'aile, avec la même lenteur, la même trajectoire horizontale – tête un peu tournée, bec pointant de côté vers le bas, œil fixe.

Le bateau n'avait plus l'air de progresser, dans quelque direction que ce fût. On entendait pourtant, à l'arrière, le bruit de l'eau violemment brassée par l'hélice. La jetée, maintenant toute proche, dominait le pont d'une hauteur de plusieurs mètres ; la marée devait être basse. La cale qui allait servir pour l'accostage montrait à sa partie inférieure une surface plus lisse, brunie par l'eau et couverte à moitié de mousses verdâtres. En regardant avec plus d'attention, on voyait le bord de pierre qui se rapprochait insensiblement.

Le bord de pierre – une arête vive, oblique, à l'intersection de deux plans perpendiculaires : la paroi verticale fuyant tout droit vers le quai et la rampe qui rejoint le haut de la digue –

se prolonge à son extrémité supérieure, en haut de la digue, par une ligne horizontale fuyant tout droit vers le quai.

Le quai, rendu plus lointain par l'effet de perspective, émet de part et d'autre de cette ligne principale un faisceau de parallèles qui délimitent, avec une netteté encore accentuée par l'éclairage du matin, une série de plans allongés, alternativement horizontaux et verticaux : le sommet du parapet massif protégeant le passage du côté du large, la paroi intérieure du parapet, la chaussée sur le haut de la digue, le flanc sans garde-fou qui plonge dans l'eau du port. Les deux surfaces verticales sont dans l'ombre, les deux autres sont vivement éclairées par le soleil – le haut du parapet dans toute sa largeur et la chaussée à l'exception d'une étroite bande obscure : l'ombre portée du parapet. Théoriquement on devrait voir encore dans l'eau du port l'image renversée de l'ensemble et, à la surface, toujours dans le même jeu de parallèles, l'ombre portée de la haute paroi verticale qui filerait tout droit vers le quai.

Vers le bout de la jetée, la construction se complique, la chaussée se divise en deux : du côté du parapet un passage rétréci conduisant jusqu'au fanal, et, sur la gauche, la cale en pente rejoignant le niveau de l'eau. C'est ce dernier rectangle, incliné et vu de biais, qui attire les regards ; coupé en diagonale par l'ombre de la paroi qu'il longe, il présente de façon satisfaisante pour l'œil un triangle sombre et un triangle clair.

Tous les autres plans sont brouillés. L'eau du port n'est pas assez calme pour que l'on puisse y distinguer le reflet de la digue. De même, l'ombre de celle-ci n'y forme qu'une bande très imprécise, entamée sans cesse par les ondulations de la surface. L'ombre du parapet sur la chaussée tend, elle, à se

confondre avec la face verticale qui la projette. Chaussée et parapet sont du reste encombrés de filets qui sèchent, de caisses vides et de grands paniers en osier – casiers à homards et à langoustes, bourriches à huîtres, pièges à crabes. Entre ces entassements circule avec peine la foule accourue pour l'arrivée du bateau.

Quant au bateau, il se trouve à un niveau si inférieur, lorsque la mer est basse, qu'il devient alors impossible d'apercevoir, depuis le pont, autre chose que la paroi abrupte de la digue fuyant tout droit vers le quai et interrompue à l'autre bout, un peu avant le fanal, par la cale d'accostage – oblique, s'achevant à la base en une surface plus lisse, brunie par l'eau, couverte à moitié de mousses verdâtres – toujours située à la même distance, comme si toute progression avait pris fin.

Pourtant, en regardant avec plus d'attention, on voyait le bord de pierre qui se rapprochait insensiblement.

Le soleil du matin, légèrement voilé comme à l'ordinaire, marquait à peine les ombres – suffisamment malgré tout pour diviser la pente en deux parties symétriques, l'une plus sombre, l'autre plus claire, pointant un bec aigu vers le bas de la descente, où l'eau montait en biseau et clapotait entre les algues.

Le mouvement qui portait le petit vapeur vers ce triangle de pierre, émergeant ainsi de l'obscurité, était oblique lui-même et d'une lenteur de plus en plus voisine de l'arrêt absolu.

Égale et cadencée en dépit de légères variations d'amplitude et de rythme – perceptibles à l'œil, mais n'excédant guère dix centimètres et deux ou trois secondes – la mer s'élevait et s'abaissait, dans l'angle rentrant de la cale. À la partie inférieure du plan incliné, l'eau submergeait et découvrait alter-

nativement de grosses touffes d'algues vertes. De temps en temps, à intervalles sans doute réguliers quoique de période complexe, un remous plus fort venait rompre le bercement : deux masses liquides, arrivant à la rencontre l'une de l'autre, se heurtaient avec un bruit de gifle et quelques gouttes d'écume giclaient un peu plus haut contre la paroi.

Le flanc du navire continuait à se déplacer parallèlement au bord de la rampe ; la largeur du couloir qui l'en séparait encore devait diminuer peu à peu, en même temps que l'avance se poursuivait – était censée se poursuivre – le long de la jetée. Mathias essaya de prendre un repère. Dans l'angle de la cale, l'eau montait et descendait, contre la paroi de pierre brune. À cette distance déjà grande du rivage, on ne voyait à la surface aucune de ces menues épaves qui salissent le fond des ports. Les algues qui poussaient au bas de la rampe – que le flot soulevait et laissait retomber tour à tour – étaient fraîches et luisantes, comme celles venues des grands fonds ; elles ne devaient jamais rester longtemps à découvert. Chaque petite vague entraînait en montant l'extrémité libre des touffes, qu'elle ramenait aussitôt en arrière, pour abandonner à nouveau sur la pierre ruisselante, étendues et molles, orientées dans le sens de la pente, leurs masses de rubans emmêlés. De temps en temps un remous plus fort inondait un peu plus haut et laissait en se retirant, dans un creux du pavage, une mince flaque brillante, vite asséchée, où le ciel se reflétait pendant quelques instants.

Contre la paroi verticale en retrait, Mathias finit par arrêter son choix sur un signe en forme de huit, gravé avec assez de précision pour qu'il pût servir de repère. Cette marque se trouvait exactement en face de lui, c'est-à-dire à quatre ou

cinq mètres sur la gauche du point d'émergence de la cale. Une brusque montée du niveau la fit disparaître. Quand il revit, trois secondes plus tard, l'emplacement qu'il s'était efforcé de ne pas quitter des yeux, il ne fut plus tout à fait sûr d'y reconnaître le dessin repéré ; d'autres anfractuosités de la pierre ressemblaient autant – et ne ressemblaient pas plus – à ces deux petits cercles accolés dont il conservait l'image.

Quelque chose tomba, jeté du haut de la digue, et vint se poser à la surface de l'eau – un bouchon de papier, de la couleur des paquets de cigarettes ordinaires. Le niveau montait, dans l'angle rentrant, en même temps qu'un ressac plus fort arrivait du plan incliné. Le choc périodique eut lieu juste sur la boule de papier bleu, qui fut engloutie dans un bruit de gifle ; quelques gouttes d'écume giclèrent contre la paroi verticale, tandis qu'un violent remous submergeait derechef les touffes d'algues et poursuivait au-delà, jusqu'à la dépression creusée dans le pavage.

La vague se retira aussitôt ; les algues molles restèrent étendues sur la pierre mouillée, allongées côte à côte dans le sens de la pente. Dans le triangle de lumière, la petite flaque reflétait le ciel.

Avant qu'elle ne se soit entièrement vidée, l'éclat en fut obscurci soudain, comme par le passage d'un grand oiseau. Mathias leva les yeux. Venant de l'arrière, la mouette grise imperturbable décrivait une fois de plus, avec la même lenteur, sa trajectoire horizontale – ailes immobiles, déployées en double voûte entre les pointes légèrement tombantes, tête penchée vers la droite surveillant l'eau d'un œil rond – l'eau – à moins que ce ne fût le navire – ou rien du tout.

Si c'était une mouette dont le reflet venait de passer sur la

flaque, ce ne pouvait en tout cas, d'après leurs positions respectives, être celle-là.

Dans le triangle de lumière, le creux de la chaussée était à sec. À la limite inférieure de la rampe, le flot, en s'élevant, renversait les algues vers le haut. Quatre ou cinq mètres plus à gauche, Mathias aperçut le signe gravé en forme de huit.

C'était un huit couché : deux cercles égaux, d'un peu moins de dix centimètres de diamètre, tangeants par le côté. Au centre du huit, on voyait une excroissance rougeâtre qui semblait être le pivot, rongé par la rouille, d'un ancien piton de fer. Les deux ronds, de part et d'autre, pouvaient avoir été creusés à la longue, dans la pierre, par un anneau tenu vertical contre la muraille, au moyen du piton, et ballant librement de droite et de gauche dans les remous de la marée basse. Sans doute cet anneau servait-il autrefois à passer une corde, pour amarrer les bateaux en avant du débarcadère.

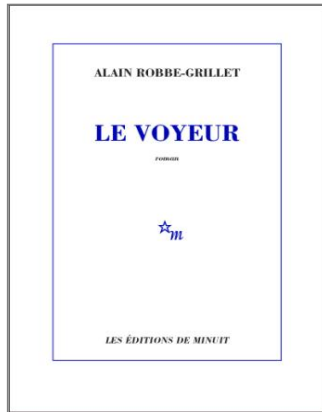
Il était cependant placé si bas qu'il devait demeurer presque tout le temps sous l'eau – et quelquefois sous plusieurs mètres d'eau. D'autre part ses dimensions modestes ne paraissaient pas en rapport avec la grosseur des cordages utilisés d'ordinaire, même pour les petites barques de pêche. On n'aurait pu guère y nouer que de fortes cordelettes. Mathias tourna son regard de quatre-vingt-dix degrés, en direction de la foule des voyageurs, puis il l'abaissa vers le pont du navire. On lui avait souvent raconté cette histoire. C'était par un jour de pluie ; on l'avait laissé seul à la maison ; au lieu de faire un devoir de calcul pour le lendemain, il avait passé tout l'après-midi, installé à la fenêtre de derrière, à dessiner un oiseau de mer qui s'était posé sur un des pieux de la clôture, au bout du jardin.

C'était un jour de pluie – en apparence un jour de pluie comme les autres. Il était assis face à la fenêtre, contre la lourde table encastrée dans l'embrasure, deux gros livres rehaussant sa chaise, afin qu'il pût écrire commodément. La pièce était sans doute très sombre ; seul le dessus de la table devait recevoir assez de lumière du dehors pour que le chêne ciré luise – mais à peine. La page blanche du cahier constituait l'unique tache vraiment claire, avec peut-être aussi le visage de l'enfant – et, à la rigueur, ses mains. Il était assis sur les deux dictionnaires – depuis des heures déjà, probablement. Il avait presque achevé son dessin.

La pièce était très sombre. Dehors il pleuvait. La grosse mouette restait immobile sur son perchoir. Il ne l'avait pas vue arriver. Il ne savait pas depuis quand elle était posée là. D'habitude elles ne venaient pas si près de la maison, même par les plus mauvais temps, bien qu'il n'y eût entre le jardin et la mer que trois cents mètres de lande rase, ondulant vers une échancrure de la côte, limitée sur la gauche par le début de la falaise. Cette partie du jardin n'était rien de plus qu'un carré de lande où l'on plantait chaque année des pommes de terre et que l'on avait entouré, à cause des moutons, d'une clôture en fil de fer maintenue par des piquets de bois. L'inutile grosseur de ceux-ci montrait qu'ils n'avaient pas été conçus pour un pareil usage. Celui qui se dressait au bout de l'allée centrale était encore plus volumineux que les autres, malgré la minceur du portillon à claire-voie qu'il avait à soutenir ; c'était un poteau cylindrique, un tronc de pin grossièrement écorcé, dont l'extrémité presque plate formait, à un mètre cinquante du sol, un perchoir idéal pour la mouette. L'oiseau se présentait de profil, la tête tournée du côté de la barrière, un œil regardant vers la mer, l'autre vers la maison.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT FÉVRIER DEUX MILLE DOUZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5095
N° D'IMPRIMEUR : 104656

Dépôt légal : mars 2012



Cette édition électronique du livre
Le Voyeur d'Alain Robbe-Grillet
a été réalisée le 01 mars 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707302434).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707327017